

# François RIBES

Revue de presse  
nationale & internationale



[galeriepapillonparis.com](http://galeriepapillonparis.com)  
[contact@galeriepapillonparis.com](mailto:contact@galeriepapillonparis.com)  
13 rue Chapon 75003 Paris  
+33 (0)1 40 29 07 20

## LES LETTRES FRANÇAISES

# Rhumes et air frais

La chronique partisane de Gianni Burattoni et Franck Delorieux

L'été passa. Il faut reprendre et la marche, et le regard, et les mots qui en rendent compte. Il faut reprendre, guidé par le désir de découvrir, aimer, moucher. Les premiers froids de septembre amènent leur lot de rhumes, donc commençons par moucher ! La galerie Daniel-Templon expose un artiste brésilien, Tunga. De prime abord, l'installation « Les affinités électives » peut paraître séduisante. Des cannes d'acier géantes, croisées à l'horizontale et soutenues par des tubes, laissent pendre des voilages sales, du feutre gris et des chaînes reliées à quatre masses d'aluminium dans quoi se fichent des molaires de même métal. Les cannes, le feutre : clin d'oeil à Joseph Beuys ? Ça se gâte très sérieusement dans la pièce voisine où est projetée une vidéo de la performance suscitée par l'installation. Des femmes nues se roulent lentement dans la farine, avec des gestes de Sarah Bernhardt réactualisée. Et puis elles s'assoient. Et puis elles se lèvent. Et puis elles se rassoient. Et puis elles enfoncent les molaires dans les trous. Ah ! la nostalgie des années soixante-dix, qu'est-ce qu'elle nous emmerde ! Finalement, tout ça ne suscite qu'une seule question : les toisons pubiennes de ces dames sont-elles si méticuleusement épilées pour renforcer le côté esthétisant de l'ensemble ?

Sans doute sont-ce ces rhumes qui rendent les galeries si moroses. Peu d'originalités dans l'ensemble, on présente son écurie dans des expositions collectives. À qui la faute ? La météo (elle a bon dos), la stagnation des ventes ou la préparation guerrière des foires d'art à venir ? Mais ce n'est pas le cas partout. Ainsi la galerie Patricia Dorfmann célèbre ses quinze ans en réunissant tous ses artistes avec fraîcheur et avec une présentation profonde. On retrouve ainsi Zeus avec un poste de télévision qui diffuse une chaîne d'information en continu, mais entièrement peint en noir sauf, au centre de l'écran, les lettres de « The end » comme évidées, ou encore des néons, Graffiti Illumination, eux aussi peints en noir, accrochés à la verticale et dont une simple zébrure donne à voir la lumière. Il y a également Roberto Pellegrinuzzi et la photographie 40 Instants, une main en noir et blanc de petit format, découpée en minuscules carrés épinglés au fond du cadre. Mais aussi Nicolas L., Space Invader, Raphaël Boccanfuso, Patrick Raynaud, Alberto Trucco, etc. En tout vingt-deux artistes. Vingt-deux sources de plaisir. Le peintre et l'écrivain ne peuvent qu'aimer cette galerie où ils sont toujours sûrs de ne pas s'emmerder.

En revanche, d'aucuns affirment que de l'ennui, il en faut. Alors il importe de se rendre à la grande galerie Emmanuel-Perrotin. Une galerie ? Mais non ! Un temple du vide, du kitsch misérable, de la nullité inculte. Dès la porte passée, tandis que l'écrivain laisse dévier son regard vers ce qu'il y a de plus intéressant - les yeux bleus d'un coursier -, le peintre risquait de perdre ses bras tant ils tombaient. Les petites perlouses et passementeries, oubliées et jetées par Tony Cragg à la fin des années soixante-dix (encore elles !), se retrouvaient rassemblées et « mécanisées » par Lionel Estève pour en faire des oeuvres cinétiques pour couturier en délire. Lionel Estève est un jeune homme, né en

pleine période du cinétisme à la Denise René... mais les matériaux de l'époque étaient plus durs et difficilement transformables en joujoux rigolos. Pensons encore à Calder qui préférait l'air, le vent, aux petits moteurs électriques pour actionner ses mobiles. Au fil du temps la galerie Emmanuel-Perrotin se révèle de mieux en mieux : elle ne défend qu'un seul art, celui d'enfiler les perles - la couleur et le mouvement n'y changent rien.

Autre ton à la galerie Thaddaeus-Ropac avec l'exposition de peintures d'Imi Knoebel, qui propose une nouvelle manière d'aborder ces travaux que la critique qualifie d'abstraites. Un fil conducteur qui part de Malevitch et Moholy-Nagy nous amène jusqu'à lui, avec évidence mais avec grande délicatesse et force de propos. Ses assemblages de panneaux monochromes redonnent un souffle vital à l'art concret, qui s'était quelque peu éteint depuis la disparition d'Aurélien Nemours, en recouvrant ces surfaces de couches de peinture sensuelle et vibrante. La monumentalité qui s'en dégage est obtenue par l'assemblage de ces panneaux monochromes qui dynamisent non seulement leur construction, par des jeux de relief, de biais, de superposition, mais aussi l'espace qui les entoure. De toutes ces oeuvres se dégage un équilibre au bord de la rupture qui force l'oeil à un regard puissant et critique.

Le peintre ne porte pas dans son coeur le travail de Christian Boltanski. Il trouve qu'il en fait trop côté cour et pas assez côté jardin, et surtout il digère difficilement la soupe de « la mémoire collective mêlée à son histoire personnelle » mijotée dans le fond de cuisine de la « souffrance humaine ». Mais cette fois le peintre - peut-être influencé par l'écrivain, indulgent - trouve plus amusante l'installation à la galerie Marian-Goodman, même si le côté sombre et « sois triste et tais toi » en sont la note prédominante. Marcher sur des boutons cachés qui déclenchent les confessions identitaires, réduites au plus petit dénominateur ou à une circonstance immédiate (« Je suis myope », « Je suis vicieux », « Je suis inconscient », « Je suis triste »...), des manteaux anthracite sur des supports de bois anthropomorphes, c'est quasi réjouissant. L'exposition se densifie au sous-sol, vaste pièce entièrement plongée dans l'obscurité avec, tombant du plafond, une petite ampoule qui clignote au son des battements du coeur de l'artiste. Envoutante, presque effrayante, cette partie de l'exposition ne laisse insensible ni la raison ni l'esprit. Mais l'obscurité à ses sournoiseries, une voix lâche : « Avec un néon, ce serait beau comme du Claude Lévêque... » Enfin, la troisième salle présente une vidéo qui, si elle n'a rien de bouleversant, fonctionne. Le défilé de parties de visages différents forme un collage monumental, dynamique - regard critique, questionnant et facétieux sur l'identité entre jeu de miroirs et portrait improbable.

Pour terminer, à la galerie Claudine-Papillon, mêlant un exceptionnel talent de dessinateur à un sens aigu de l'espace, de la disposition des oeuvres, François Ribes offre une exposition que le peintre et l'écrivain considèrent comme la meilleure de l'année. Dans la première salle, sur une grande feuille de papier blanc, une femme est allongée sur un lit, les jambes écartées laissant apparaître un spéculum. Le spéculum sert aussi à regarder les étoiles. On les retrouve en bas du dessin et dans l'autre salle, sur un tapis à grands pois orange, dressé à la verticale et constellé de plomb fondu. Ces oppositions de matière se retrouvent également dans une sculpture, squelette dont les os sont tricotés et se terminent en filaments blancs comme des traînées de sperme, dont le coeur est de verre et dont le crâne paraît d'acier. François Ribes utilise aussi ces mélanges pour tous ses dessins, le cheval et le canapé par exemple, ou les autoportraits, y ajoute des éclats de mica, d'insectes écrasés, de matières organiques tels que sperme, pertes blanches, poils pubiens... L'exposition est parfaitement pensée, maîtrisée, minutieuse et brillante. François Ribes est un artiste à suivre.

## Galleries par Philippe Dagen

### L'intime selon François Ribes

Grands et petits papiers, sculptures en tricot, assemblages légers : les matériaux et les techniques que François Ribes met en œuvre s'accordent à la tonalité générale, autobiographique, de ses travaux. Tout procédé trop lent ou trop lourd ferait obstacle au passage, qui doit être quasi immédiat, de la pulsion à la création. Une feuille de carnet sur laquelle des poils ont été collés, un dessin à l'encre ou au crayon qui esquisse des formes et ne se laisse diriger par aucune composition, un jouet abîmé et bricolé. Sur les plus grandes des feuilles, Ribes n'intervient qu'à quelques endroits, laissant les fragments de figures se perdre dans le blanc.

Cette manière particulière de disperser et d'effacer suppose une attention extrême du regard, qui doit repérer, situer, déchiffrer, interpréter aussi, car on suppose vite que les squelettes et crânes ne sont pas par hasard les motifs les plus fréquents, associés à un autre, tout aussi obsessionnel et symbolique, le sexe féminin, dessiné d'après nature. Les

œuvres les plus troublantes sont aussi celles qui se comprennent le plus mal : celles justement où la mort et le sexe ne sont pas évidemment visibles, mais suggérés par les mouvements du trait et les cassures qui le brisent si souvent.

Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris-3<sup>e</sup>. Tél. : 01-40-29-07-20. Du mardi au samedi, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 22 octobre.

### Les « paysages » d'Esther Tielemans

Jeune peintre néerlandaise née en 1976, Esther Tielemans a pour principale activité de semer du désordre dans le paysage. Dans la plupart de ses tableaux, des arbres, des buissons, des coins d'architecture se distinguent, stylisés en découpages et aplats. Des décadrages et recadrages obliques fragmentent la perspective, de sorte que l'on ne sait plus comment les plans se succèdent dans l'espace, ni même s'il reste encore des plans ou si les formes ultra-minces sont en train de glisser les unes sur les autres.

Des taches recouvrent pour partie ces paysages, taches dont les contours peuvent être organiques

"L'intime selon François Ribes", Philippe Dagen, in Le Monde, 23 septembre 2005

## L'intime selon François Ribes

Grands et petits papiers, sculptures en tricot, assemblages légers : les matériaux et les techniques que François Ribes met en œuvre s'accordent à la tonalité générale, autobiographique, de ses travaux. Tout procédé trop lent ou trop lourd ferait obstacle au passage, qui doit être quasi immédiat, de la pulsion à la création. Une feuille de carnet sur laquelle des poils ont été collés, un dessin à l'encre ou au crayon qui esquisse des formes et ne se laisse diriger par aucune composition, un jouet abîmé et bricolé. Sur les plus grandes des feuilles, Ribes n'intervient qu'à quelques endroits, laissant les fragments de figures se perdre dans le blanc.

Cette manière particulière de disperser et d'effacer suppose une attention extrême du regard, qui doit repérer, situer, déchiffrer, interpréter aussi, car on suppose vite que les squelettes et crânes ne sont pas par hasard les motifs les plus fréquents, associés à un autre, tout aussi obsessionnel et symbolique, le sexe féminin, dessiné d'après nature. Les

œuvres les plus troublantes sont aussi celles qui se comprennent le plus mal : celles justement où la mort et le sexe ne sont pas évidemment visibles, mais suggérés par les mouvements du trait et les cassures qui le brisent si souvent.

Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris-3<sup>e</sup>. Tél. : 01-40-29-07-20. Du mardi au samedi, de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 22 octobre.

"François Ribes", Géraldine Sélin, in [www.paris-art.com](http://www.paris-art.com), septembre 2005

## François Ribes

Autant d'explosions de vie que de douleurs enfouies traversent les œuvres de François Ribes. Artiste et poète à l'imaginaire lyrique proche de l'absurde, il capture l'insaisissable, mêlant tangible et irrationnel.

Galerie **Claudine Papillon**

10 sept. 2005 22 oct. 2005

### Texte

Par Géraldine Selin

Comme inachevées, les œuvres de François Ribes suggèrent une présence organique à travers de subtils amas de corps entrelacés. Les matériaux se combinent pour traduire la vision intimiste que l'artiste porte sur le monde. L'œuvre prend forme dans l'évanouissement de l'acte, la spontanéité du geste et le surgissement des matières. Éclaboussures et évacuations, tout n'est qu'expulsion.

Sur sa toile *Sans titre* (2005), Ribes confond le monde quotidien avec la mythologie. Il esquisse une licorne dépourvue de son emblématique attribut — symbole de pureté ou du mauvais œil ? —, et confronte sa vitalité à l'aspect froid d'un canapé vide. A la surface du tableau, il greffe des insectes dont il renforce la délicatesse au moyen de crayon de couleur et de sécrétions corporelles. Singulière mise en effervescence destinée à recréer un monde parallèle tel une myriade d'étoiles où se concentrent des figures chargées d'émotions.

Extraits des carnets de l'artiste, les quinze dessins *Sans titre* (2005) composés principalement d'éléments corporels — ongles, poils, etc. — évoquent des épisodes de sa vie vécus entre rêve et réalité. Dans l'un d'eux, Ribes dessine au feutre un crâne humain auréolé de poils. Habituellement symbole macabre, le crâne est ici moins funèbre que sarcastique. Laissé vierge, l'arrière plan joue un rôle de source de lumière, il contraint l'œil à un recul nécessaire afin d'appréhender l'œuvre dans sa totalité.

Préférant le sensible au visible, Ribes manie l'ironie et l'interrogation. Posée sur un piédestal à hauteur d'homme, *Sans titre* (2003), une tête de mort en tissu rose, affublée de deux fausses oreilles animales, affronte ironiquement le public. Beaucoup plus épurée, l'installation *Sans titre* (2005) dévoile tous les organes vitaux humains. D'une tête de mort s'échappe à même le sol une longue colonne vertébrale molle de laine rose, et de petits amas de fils blanc représentant des veines et du sang.

Un cœur en verre n'est plus un organe opaque mais un objet translucide. Les ossements se métamorphosent en matière molle rose tandis que le sang se purifie dans la douceur blanche de la laine. Le contraste des textures perturbe tout autant qu'il rend la sculpture sensible ; le déploiement de la moelle et des veines sur le sol touche autant par sa fragilité que par sa terrifiante évocation de la mort.

Claudine Papillon

[www.claudinepapillon.com](http://www.claudinepapillon.com)

Galerie 13 rue Chapon 75003 Paris

T +33 1 40 29 07 20 [papillon.claudine@wanadoo.fr](mailto:papillon.claudine@wanadoo.fr)

"François Ribes", Géraldine Sélin, in [www.paris-art.com](http://www.paris-art.com), septembre 2005

La transparence du corps se retrouve dans la sculpture *Sans titre* (2005) de fesses de femme en verre posée sur un socle blanc. Il s'en dégage une candeur plutôt que de la sensualité. Il ne s'agit pas ici de susciter le désir mais de bouleverser en suscitant un regard nouveau sur le corps.

L'installation *La Peau de la Grande Ourse* (1995) tranche avec les autres œuvres. Une couverture orange est parsemée de gouttes de plomb. Tendue à la verticale, elle se transforme en une audacieuse carte stellaire (d'où l'évocation de la Grande Ourse dans le titre). Les choses les plus ordinaires servent à évoquer le sensible.

Artiste et poète à l'imaginaire lyrique proche de l'absurde, François Ribes travaille ses œuvres comme une prose, en combinant les éléments qu'il rencontre. Ses vers se métamorphosent en objets résiduels ou en substances vivantes harmonieusement réunis pour éprouver l'énergie de l'existence.

### **Artiste(s)**

#### **François Ribes**

Né en 1970 en France. Vit et travaille à Marseille.

### **Œuvre(s)**

– *Sans titre* (Tête de mort en peluche rose), 2003. Textile synthétique, cristal et inox. 120 x 33 x 30 cm.

– *Sans titre* (Femme sur un lit), 2005. Aluminium de blister. 226 x 158 cm.

– *Sans titre* (Autoportrait), 2005. Technique mixte. 57 x 66 cm.

– *Sans titre* (Installation squelette), 2005. Laine, verre, crâne chromé.

Dimensions variables.

– *Sans titre* (Autoportrait), 2005. Technique mixte. 57 x 66 cm.

– *Sans titre* (Autoportrait), 2005. Technique mixte. 57 x 66 cm.

– *Sans titre* (Autoportrait), 2005. Technique mixte. 54 x 67 cm.

– Ensemble de 15 dessins et collage. Objet sous verre, 2005.

– *La Peau de la Grande Ourse*, 1995. Acrylique, plomb fondu. 210 x 225 cm.

– *Sans titre* (Canapé, cheval et étoiles), 2005. Technique mixte. 251 x 158,5 cm.

– *Sans titre*, 2005. Sculpture en verre réalisée par le CIRVA. 53 x 40 cm